

Keynes aujourd'hui : théories et politiques, ALAIN BARRÈRE (éditeur). Economica, Paris, 1985, 610 pp., index.

Marc Lavoie

Volume 61, Number 3, septembre 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/601343ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/601343ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, M. (1985). Review of [*Keynes aujourd'hui : théories et politiques*, ALAIN BARRÈRE (éditeur). Economica, Paris, 1985, 610 pp., index.] *L'Actualité économique*, 61(3), 402–405. <https://doi.org/10.7202/601343ar>

Keynes aujourd'hui: théories et politiques, ALAIN BARRÈRE (éditeur). Economica, Paris, 1985, 610 pp., index.

Selon la notice, ce volumineux ouvrage reproduit les travaux du colloque international organisé en septembre 1983 par l'Université de Paris-1 à l'occasion du centenaire de la naissance de J.M. Keynes. C'est l'un des nombreux livres (parmi lesquels [1], [2], [3], [4], [5]) récemment publiés pour commémorer cet événement. L'ouvrage édité par le professeur Alain Barrère regroupe les 35 contributions de 38 économistes, principalement français. Le plan utilisé pour ordonner les diverses contributions me semblant un peu arbitraire *a posteriori* (il était sans doute relationnel avant de connaître le contenu exact des travaux présentés à la conférence), je vais immédiatement classifier celles-ci en cinq groupes, selon les ressemblances de fond ou de forme qui me sont apparues à leur lecture.

Le premier groupe de quatre travaux (Ferreira et Michel, Broniatowski et Kebadjian, C. Barrère, Parinello) étudie le thème, depuis longtemps exploité par Patinkin et ses critiques, de la signification et de la représentation appropriées des courbes d'offre et de demande globales de Keynes. Comme il se doit, chaque article présente une approche et une explication différentes. L'ensemble constitue donc une excellente base de départ pour celui qui se chercherait une inépuisable source de controverses.

Le second groupe de contributeurs rassemble des économistes de l'école du «déséquilibre», Malinvaud, d'Autume, et Hénin et Michel. L'article de ces derniers est sans aucun doute le plus novateur. Il intéressera particulièrement les spécialistes nord-américains de macroéconomie puisqu'il a pour objet de démontrer la fécondité du modèle IS/LM, pourvu que les équilibres avec rationnement y soient incorporés. On pourra voir comment leurs résultats vont au-delà de l'analyse conduite par J.P. Bénassy [6, ch. 6].

Le troisième ensemble de contributeurs regroupe sept économistes que l'on peut associer à la théorie du circuit (A. Barrère, Cartelier, Ducros, Grellet, Parguez, Poulon, Schmitt). Comme le souligne Barrère (p. 36), et aussi en passant Ducros (p. 596), certains de ces auteurs tentent de faire un pont entre l'économie monétaire de Keynes et l'économie de crédit de la théorie de l'évolution économique de Schumpeter. Les textes présentés résument bien les préoccupations actuelles des circuitistes, plus spécialement les liens entre l'investissement, l'accumulation du capital financier et la monnaie. Le texte de Cartelier est particulièrement surprenant.

Le quatrième groupe, hétéroclite dans ses sujets, comprend huit contributions qui ont pour principal mérite de présenter en langue française une version légèrement remaniée ou une synthèse de travaux et de réflexions généralement restés intraduits. Pour celui que la langue anglaise rebuterait encore, c'est là une bonne occasion pour prendre contact avec les écrits d'Eisner ou ceux de certains économistes post-keynésiens (Davidson (deux fois), Kaldor, Minsky, Steindl, Vicarelli). Le lecteur pourra comparer l'analyse du Plan Keynes de Triffin avec celle faite par Schmitt [2] ou Williamson [4].

Le cinquième groupe, classé par l'homogénéité de son sujet, comprend six articles qui traitent de la définition d'une économie monétaire et du rôle qu'y joue le taux d'intérêt monétaire. Toutes ces contributions m'ont paru intéressantes. Celle de Devillers recoupe passablement celle de Dillard, celui-ci développant le thème qu'il était l'un des seuls à défendre dans les années quarante, à savoir que la *Théorie générale* est un ouvrage de théorie monétaire. De Boissieu développe la distinction, posée par Hicks et maintenant consacrée, entre économie de marché et économie d'endettement. Kregel fait une analyse très originale de la genèse de la courbe IS/LM de Hicks. Garegnani, dans une analyse qui est très fouillée et très méticuleuse, combine les résultats de ses travaux s'étalant sur vingt-cinq ans et traitant de la théorie de l'intérêt et du capital chez Wicksell et Keynes. J'en recommande la lecture pour tous ceux qui croient que la controverse sur le capital n'est d'aucune conséquence pour la théorie macroéconomique. L'article de Nell, enfin, constitue la seule tentative de modélisation nouvelle du volume. Nell aborde le difficile problème de la finance dans le cycle économique.

Le dernier groupe comprend les contributions que ma classification ne pouvait recouper : de Brunhoff se penchant sur l'idée de laissez-faire chez Keynes (un peu comme Kregel [3]); Boyer présentant une vaste rétrospective de l'impact historique de la *Théorie générale*; Mondy prônant une théorie économique internationale rejetant les fondements microéconomiques de la macroéconomie.

J'ai particulièrement apprécié l'admirable introduction d'A. Barrère.

Celle-ci retrace le développement parallèle de deux keynésianismes, que Barrère appellent le « keynésianisme de la synthèse » et le « keynésianisme de la généralisation ». Le premier correspond à l'économie des manuels ou des « nouveaux » manuels (comme celui de Bénassy [6]), c'est-à-dire les keynésiens néoclassiques de Leijonhufvud [7], ou encore la somme des keynésiens hydrauliques et des keynésiens réductionnistes selon la définition de Coddington [8]. Le second keynésianisme est celui des post-keynésiens et des circuitistes, que Leijonhufvud appelle keynésianisme cambridgien et que Coddington qualifie de keynésianisme fondamentaliste. Les cinquante ans d'apports de l'un et de l'autre keynésianisme, présentés en quelque vingt-cinq pages, constituent une brillante synthèse qui à elle seule mériterait la consultation de ce livre.

Un des mérites de ce recueil de textes, c'est de présenter côte à côte les tenants du keynésianisme fondamental et ceux du keynésianisme néoclassique. Malheureusement, contrairement au recueil de Worswick et Trevithick [1], les débats qui ont suivi les présentations à la conférence n'ont pas été résumés. La remarquable synthèse de Barrère, comme la grande majorité des articles de ce livre, ne saurait cependant être laissée entre n'importe quelles (jeunes) mains. Puisque plus de quatre-vingt pour cent des contributions proviennent du champ du keynésianisme fondamentaliste, certains pourraient en déduire que le keynésianisme de la synthèse est un ensemble plus petit que la macroéconomie moderne, ou encore que l'importance accordée en Amérique du Nord au keynésianisme néoclassique est loin d'être universelle.

La grande majorité des auteurs de ce recueil s'accordent pour reconnaître que le keynésianisme néoclassique, qu'il soit hydraulique ou réductionniste, n'est représentatif ni de l'esprit de la *Théorie générale*, ni de l'économie monétaire de production dans laquelle nous vivons. Comme de nombreux auteurs l'ont à maintes reprises relevé, les éléments de la synthèse laissés par Keynes sont dus à son trop grand désir de convaincre ses confrères orthodoxes, à ses carences en théorie pure (Robinson, [3, p. 89]), et aux pressions qui se sont exercées sur lui lors de la rédaction de la *Théorie générale*. La première explication est bien connue, et elle a été récemment résumée ainsi par Boland [1, p. 192]: « Si [Keynes] avait essayé de critiquer [les tenants de la théorie néoclassique] sur des bases radicalement différentes, ses vues auraient été trop facilement rejetées comme étant hors du champ d'analyse de l'économie néoclassique ». La dernière explication est particulièrement bien documentée par les diverses lettres de Harrod à Keynes, celui-là reprochant à celui-ci de diminuer l'efficacité de son ouvrage en tentant, « inutilement », de supprimer les modes de pensée traditionnels (Milgate [5, p. 85-7]). Les comptes rendus passablement défavorables rédigés par les économistes établis de l'époque ont donné raison à Harrod, mais Keynes a regretté par la suite d'avoir partiellement suivi les conseils d'Harrod puisque, comme le sou-

ligne Devillers (p. 576), il écrivait dès 1936 qu'il désirait préparer une autre version de la *Théorie générale*, qui serait débarrassée de l'ancienne théorie (néoclassique).

C'eût été sans doute une excellente stratégie, car « tenter de gagner la partie sur le terrain de l'adversaire et en utilisant ses règles de jeu était une erreur » (Tobin [4, p. 30]).

Marc LAVOIE,
*Département de science économique,
Université d'Ottawa.*

BIBLIOGRAPHIE

- (1) T. LAWSON et M.H. PERASAN (édit.), *Keynes' Economics: Methodological Issues*, Croom Helm, 1985.
- (2) F. POULON (édit.), *Les écrits de Keynes*, Dunod, 1985.
- (3) F. VICARRELLI (édit.), *Keyne's Relevance Today*, Macmillan, 1985.
- (4) D. WORSWICK et J. TREVITHICK (ÉDIT.), *Keynes and the Modern World*, Cambridge University Press, 1983.
- (5) J. EATWEEL et M. MILGATE (édit.), *Keynes's Economics and the Theory of Value and Distribution*, Oxford University Press, 1983.
- (6) J.P. BÉNASSY, *Macroéconomie et théorie du déséquilibre*, Dunod, 1984.
- (7) A. LEIJONHUFVUD, *Information and Coordination*, Oxford University Press, 1981.
- (8) A. CODDINGTON, « Keynesian Economics: The Search for First Principles », *Journal of Economic Literature*, décembre 1976.